

Prostitutionnisme

La prostitution connaît, encore et toujours aujourd'hui, un problème de statut. Quasi institutionnelle, mais néanmoins marginalisée, existante mais à peine tolérée à la fois par l'Etat et la Société, elle subit de plein fouet toutes les mutations économiques, sociales et culturelles de notre monde moderne, et cela de façon d'autant plus violente, brutale, que de par sa non-reconnaissance du système, aucune mesure d'aide ni d'adaptation n'est prise. Ni au niveau gouvernemental. Ni au niveau des individus.

A l'ère de la Citoyenneté à tout crin, les prostituées font figures d'orphelines. En dépit de l'ouverture d'esprit prônée, la morale chrétienne est tenace. Une tapineuse n'est pas une citoyenne. Son travail n'est pas reconnu comme tel. Peu sensibilisée au problème des trente-cinq heures, elle reste avant tout une femme « de mauvaise vie », une inadaptée sociale aux mœurs réprochées, non plus par l'Eglise, mais par les ménagères de moins de cinquante ans, ce qui constitue une menace tout aussi pernicieuse, voire même davantage inquiétante si l'on prend en compte le fait que l'Eglise avait au moins le mérite de ne pas regarder TF1.

De par cette dichotomie, cet écartèlement entre un schéma ancestral aux règles immuables et la négation de son fonctionnement par l'ordre établi, la crise socio-économique, l'évolution culturelle, la germination des mœurs, qui oscille entre tolérance et retour aux valeurs fascisantes, elle est perçue dans cet univers clos de façon moins nuancée que dans la société « traditionnelle ».

Passons brièvement sur les conséquences de la crise économique. Une baisse de la fréquentation est notable, les tarifs ont de ce fait dû être revus à la baisse, nombreuses sont les professionnelles qui ont augmenté le nombre de passes pour conserver le même niveau de vie.

La prostitution haut de gamme se maintient, les trottoirs prolétariens aussi. Ce sont les « classes intermédiaires », les classes moyennes qui ont le plus pâti de la crise, à l'instar des français moyens.

Confinées dans les salons de massages et les bars américains, les prostituées de « studio » travaillent de moins en moins à leur compte, et de moins en moins en général. Devant s'adapter elles-mêmes face à la sinistrose, elles font appel non plus comme auparavant par naïveté ou par crainte aux souteneurs, mais par choix, par obligation de rentabilité, à des réseaux organisés.

Travailler dans la prostitution en free-lance, comme à l'époque des années Minitel, n'est guère valable que pour les pratiques spécialisées comme le S.M., et n'est plus de mise pour les prostituées de longue date. Seules les occasionnelles y ont recours. Car, et nous y reviendrons, le profil de la prostituée s'est modifié lui aussi.

L'évolution socioculturelle est aussi très visible, dans ce milieu, quant à la clientèle. Un certain nombre de clients-type ont disparu, depuis la fermeture des maisons closes, mais aussi à cause de facteurs parallèles. Le « bon père de famille » se fait plus rare, restriction des dépenses superflues et crainte du SIDA aidant. Le rite de passage lié au dépucelage chez la prostituée du coin a disparu, les jeunes hommes n'enterrent plus leur vie de garçon en se rendant au tapin, les étudiants ne se rendent plus en ces lieux. Avec le temps, la fréquentation des prostituées est devenue tabou chez les jeunes. Raconter être allé aux putes, c'est pour le jeune homme avouer à ses comparses son incapacité à séduire, même pour une nuit, une fille, c'est montrer à tous sa faiblesse en matière de séduction.

Le changement de repères attendant à la virilité se pose ici. Hier, avoir un rapport sexuel contre de l'argent équivalait pour un jeune homme à montrer au groupe sa rudesse face aux femmes, sa perception directe et machiste du sexe. Le fort baise le faible, selon les contingences établies. Aujourd'hui, féminisme et médias ont fait leur travail*. Le jeune homme est conditionné au respect de la femme, de ses différences, de son identité. Aussi, fréquenter une prostituée revient non plus à pratiquer un acte sexuel connoté de machisme et teinté de canaillerie, mais à transgresser une valeur morale. Cette notion de transgression était déjà présente auparavant, mais pas dans les mêmes termes. Il y a quelques années, il s'agissait aussi d'un ordre moral, mais lié à des valeurs religieuses (adultère et luxure), ainsi qu'à des valeurs socioculturelles (débauche, soit transgression du paraître bien pensant bourgeois, descente dans les bas-fonds de la société et de la morale établie).

Maintenant, la transgression est ailleurs. Utiliser une femme pour son plaisir moyennant finances équivaut à transgresser un nouvel interdit, inculqué par la société, celui de la femme égale à l'homme. Dans un monde où un homme tenant des propos sexistes est considéré, à juste titre, comme un sinistre beauf réactionnaire, clamer au groupe que l'on sort d'une passe équivaut à avouer son mépris de la femme en tant qu'individu, et exposer une réduction de celle-ci à son propre corps. La pute constitue toujours un fantasme. Celui de la femme soumise à la volonté de l'homme. Et non plus le mythe trouble de la pécheresse courtisane.

Parallèlement, le corps de la profession a lui aussi changé. Les prostituées ne sont plus des provinciales crédules enrôlées malgré elles dans les tréfonds des bitumes parisiens. La crise économique fait que l'on retrouve beaucoup, et de plus en plus, de jeunes femmes diplômées, souvent même du supérieur, des mères célibataires, des filles de divers horizons. Leur position quant à leur activité est fréquemment extrémiste, mais qu'elles se posent en

geishas ou en haineuse des hommes, rares sont celles qui tiennent les discours fatalistes des anciennes générations. Un grand nombre d'entre elles sont là par choix, et se sont fixé un objectif, financier, temporel ou expérimental, au-delà duquel elles comptent raccrocher.

L'apparition des transsexuels et travestis sur le marché est probablement à mettre en corrélation avec ce qui vient d'être énoncé. En effet, le statut culturel de la femme faisant que l'homme se sent en régression morale par rapport à sa conscience et à celle d'autrui joue un rôle capital dans cette croissance de fréquentation de ces êtres au statut sexuel trouble. Quand on baise une pute, c'est surtout la sensation d'être en marge d'une valeur établie considérée consensuellement comme positive que l'on transgresse. Ce n'est ni valorisant (puisqu'il n'y a plus de reconnaissance de l'expression d'une virilité), ni pervers (les prostituées les plus attirantes attendant le client dans des salons de massage coquets ou dans des bars, de plus en plus éloignés de l'image du bouge, du lieu de perdition). Les travestis comme les transsexuels présentent quant à eux tous les avatars de la personne de « mauvaise vie », étant contre nature », harnachés des signes ostentatoires de la prostituée (jarretelles apparentes, résilles, fourrures, maquillage criard, perruque), et travaillant dans des lieux qui sont très proches de la fameuse image mythique des « bas-fonds ».

L'acte sexuel avec un travesti est donc plus connoté par la débauche que celui commis avec une tapineuse. Et cela sans heurter le code moral institué par les pro-féministes. « Faire » un travesti équivaut à avoir un rapport sexuel contre de l'argent avec l'image, et seulement l'image, de la femme, sans attenter aux codes culturels et sociaux. A l'époque où le non respect de la femme est montré du doigt*, on peut même aller jusqu'à se demander si le client du travesti n'effectue pas une démarche inconsciemment autopunitive. La perversion est peut-être tout autant située dans une vision de l'homme-viril, qui, par sa volonté trop bestiale pour son temps, ne « mérite » pas une vraie femme pour ce qu'il lui demande. Et s'il est évident que l'homosexualité refoulée éclate dans la démarche du client de travestin il est aussi probable que ce soit parallèlement lié à la castration du désir viril que la société lui inflige depuis des années.

La prostitution, cercle social marginal, vit pourtant de plein fouet toutes les mutations de la société. Et parmi celles-ci, ce sont celles des rapports homme-femme qui sont les plus notables.

Au départ, le rapport client/prostituée est simple. Le client échange une certaine somme d'argent contre une prestation d'ordre sexuel. Mais l'argent n'est plus suffisant de part et d'autres. Le statut social devient de plus en plus important pour la femme, qui s'est libérée du poids phallocrate dans la répartition

Le lecteur du XXI^e siècle aura soin de noter combien une régression s'est imposée au fil de la dernière décennie.

Chloé Delaume
Revue *EvidenZ* n°1
Novembre 1999